

---

Adresse du citoyen Hollier, détenu, qui fait don à la patrie d'une ode consacrée au triomphe de la Raison, en annexe de la séance du 7 pluviôse an II (26 janvier 1794)

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Adresse du citoyen Hollier, détenu, qui fait don à la patrie d'une ode consacrée au triomphe de la Raison, en annexe de la séance du 7 pluviôse an II (26 janvier 1794). In: Tome LXXXIII - Du 16 nivôse au 8 pluviôse An II (5 au 27 janvier 1794) p. 691;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa\\_0000-0000\\_1961\\_num\\_83\\_1\\_36972\\_t2\\_0691\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1961_num_83_1_36972_t2_0691_0000_3)

---

Fichier pdf généré le 15/05/2023

## PIÈCES ANNEXES

## I

[Le c<sup>n</sup> Hollier, détenu, à la Conv.; Prison de l'Abbaye, 20 niv. II] (1)

« Citoyens Représentants,

Vous avez encouragé les écrivains patriotes à vous envoyer des ouvrages utiles à l'instruction publique. Quoique dans une maison d'arrêt, je ne suis point un détenu forcé, patriote et républicain, fort de mon innocence, je me suis présenté moi-même à la loi et ma détention est volontaire. J'espère donc que vous voudrez bien accueillir une *Ode sur le triomphe de la Raison*, fruit des loisirs de ma captivité. C'est à vous que ce triomphe est dû; le célébrer, c'est célébrer votre ouvrage. *La Montagne* mieux que le fabuleux Parnasse, est le Mont réel, le vrai Mont-sacré où les Muses, abjurant la frivolité doivent puiser des idées vraiment grandes et utiles à la Patrie. Elles seraient ingrates si elles n'en rapportaient l'hommage à ceux qui les inspirent.

HOLLIER.

[Le triomphe de la Raison, ode par le c<sup>n</sup> Hollier] (2)

Rentrez dans la nuit éternelle  
Vieux préjugés, fantômes vains,  
De tous nos maux hydre cruelle,  
Idole et fléau des humains !  
Sous les débris du despotisme  
Disparais, sanglant Fanatisme;  
La Raison brise vos autels,  
Et les torrens de sa lumière,  
Débordés sur la Terre entière,  
Vont éclairer tous les mortels.

En vain les Tyrans sur leur trône,  
A son aspect épouvantés,  
Pressent autour de leur couronne  
Leurs bataillons ensanglantés :  
En vain le Prêtre, dans sa rage,  
Sonnant le tocsin du carnage,  
Voudrait éterniser leurs fers;  
Par-tout leur chute se prépare,  
Et les sceptres et la tiare  
Disparaîtront de l'univers.

Vous vous disiez, brigands féroces,  
Les Dieux bienfaiteurs des humains,  
Lorsque pour vos plaisirs atroces,  
Dans leur sang vous plongiez vos mains;  
Vous osiez vous nommer leurs pères,  
Que le Ciel juste en leurs misères,  
Combla de biens pour les nourrir,  
Quand votre barbare puissance  
Dévore jusqu'à leur substance,  
Et les fait lentement mourir.

Plus de faux Dieux, plus d'imposture;  
Périssent jusqu'au nom des Rois !  
Homme ! la Raison, la Nature,  
La Liberté, voilà tes droits;  
L'auteur suprême de tout être,  
Voilà ton Dieu, voilà ton maître,  
Tes vertus doivent l'honorer :  
Ce Ciel pur que ton œil contemple,  
Voilà le magnifique temple  
Où ton esprit doit l'adorer.

(1) F<sup>17A</sup> 1009<sup>A</sup>, pl. 2, p. 1768.

(2) Broch. imp., 7 p.

De l'intérêt et du mensonge,  
Si nos mains renversent les Dieux,  
Fuyons aussi l'excès qui plonge  
Dans un athéisme odieux;  
L'idolâtre est vil et stupide;  
Serpent rusé, monstre perfide,  
L'athée est un tyran secret,  
Vrai fils de l'Aristocratie,  
Immolant tout, vertus, Patrie,  
A la loi de son intérêt.

O toi, dont ce monde est l'ouvrage,  
Insensé qui te méconnaît !  
Mais à tes yeux quel est l'hommage  
Et le culte le plus parfait ?  
Oui, des Tyrans purger la terre,  
Suivre les loix, chérir son frère,  
Des erreurs tarir le poison,  
Parler beaucoup moins que bien faire;  
C'est le culte qui doit te plaire,  
C'est le culte de la Raison.

Raison, fille de la Nature,  
Et mère de la Vérité,  
Des rayons de ta clarté pure  
Environne la Liberté;  
Sois son guide, assure sa gloire;  
Enchaîne à son char de victoire  
Les préjugés, monstres vaincus,  
Et que sa compagne fidelle  
L'Égalité fixe auprès d'elle  
Et le bonheur et les vertus.

Sous leur joug, l'opprobre du monde,  
Oh ! que l'homme fut avili !  
Dans quelle obscurité profonde  
L'erreur le tint enseveli !  
Quelle aveugle et longue croyance  
L'abrutit dans son ignorance !  
Quels siècles de forfaits, d'horreurs  
Pour ses faux Dieux, pour leurs images,  
Retraceront à tous les âges  
Le cours sanglant de ses fureurs !

Homère feint que la ceinture  
Par qui Vénus charmaient les sens,  
Renfermait ce que la Nature  
Offre d'attraits les plus puissans;  
Des Amours la troupe légère,  
La douce langueur, le mystère,  
Les ris et les désirs vainqueurs,  
Et les graces enchanteresses,  
Et les séduisantes caresses  
Qui savent conquérir les cœurs.

Ainsi le bandeau du prestige  
Séduit les crédules mortels,  
Et, par un contraire prodige,  
Contient leurs maux les plus cruels.  
Là sont renfermés l'ignorance,  
La fanatique extravagance,  
Les barbares dissensions,  
Et la tyrannie et la guerre,  
Et l'esclavage et la misère  
Qui dévorent les Nations.

Sur les yeux de l'homme imbécille,  
Les Prêtres, artisans du mal,  
Et les Rois, d'une main habile,  
Attachent ce bandeau fatal :  
Dès-lors il s'ignore lui-même;  
Il ne voit, il n'admire, il n'aime  
Que l'objet qui plaît à leurs yeux;  
Il tombe en leurs filets perfides  
Et de leurs fureurs homicides  
Se fait l'instrument odieux.